Médiévales

Langues, Textes, Histoire

46 | printemps 2004

Éthique et pratiques médicales

Le coût de la pratique et l'accès aux soins au xiv^e siècle : l'exemple de la ville catalane de Manresa

Michael Roger McVaugh

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/medievales/792>

DOI : 10.4000/medievales.792

ISSN : 1777-5892

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2004

Pagination : 45-54

ISBN : 2-84292-151-8

ISSN : 0751-2708

Référence électronique

Michael Roger McVaugh, « Le coût de la pratique et l'accès aux soins au xiv^e siècle : l'exemple de la ville catalane de Manresa », *Médiévales* [En ligne], 46 | printemps 2004, mis en ligne le 02 novembre 2010, consulté le 23 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/medievales/792> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/medievales.792>

Ce document a été généré automatiquement le 23 avril 2022.

Tous droits réservés

Le coût de la pratique et l'accès aux soins au XIV^e siècle : l'exemple de la ville catalane de Manresa

Michael Roger McVaugh

- 1 Peut-être sera-t-il possible un jour de présenter de manière globale le coût de la pratique médicale à la fin du Moyen Âge, mais ce n'est pas encore le cas. Car le coût de la pratique a varié selon le temps, selon le genre de soins prodigués, selon le milieu, rural ou urbain, et une synthèse sur le sujet aurait donc besoin de se fonder sur des études particulières qui n'existent pas pour l'instant. C'est pourquoi je vais précisément en proposer une et détailler le coût de cette pratique et l'accès aux soins dans une ville durant la première moitié du XIV^e siècle, la cité catalane de Manresa.
- 2 Manresa est une cité dans l'ensemble peu connue, quoique s'y trouve la grotte où saint Ignace a peut-être composé ses *Exercices spirituels*. La ville n'était pas très grande au XIV^e siècle : avec trois ou quatre mille habitants, elle se situait au neuvième rang des cités de Catalogne, ne représentant que 10 % de la population de la capitale, Barcelone. Manresa n'avait pas un accès facile à la mer ; c'était plutôt une ville de marché, située au centre d'une région agricole, le Bages, une grande plaine circulaire entourée par des montagnes (dont Montserrat, au sud, est la plus connue), coupée du nord au sud par deux rivières qui coulent des Pyrénées et qui, juste au dessous de Manresa même, se réunissent en formant le Llobregat, fleuve qui descend à Barcelone, à cinquante kilomètres au sud. La ville était alors un centre textile de peu d'importance. Il s'agit donc d'une cité de taille moyenne, ni isolée ni bien reliée au reste de la Catalogne. En étudiant la documentation d'une ville moyenne, nous pourrions peut-être commencer à comprendre ce que les gens ordinaires de l'Occident étaient en droit d'attendre en matière de soins médicaux au Moyen Âge.

Le milieu médical de Manresa

- 3 En 1296, 107 citoyens de Manresa se sont mis d'accord avec un certain maître Pere de Gostemps de Vilafranca en proposant que chacun d'eux lui donne 5 sous chaque année si lui, de son côté, s'établissait à Manresa et s'engageait à les soigner tous, eux et leurs familles – leurs épouses, leurs enfants et leurs domestiques – sans frais supplémentaires. Maître Pere est venu s'installer à Manresa et a rempli les termes de ce contrat, quoique quelques citoyens aient décidé, quelque temps plus tard, qu'il ne valait pas le prix qu'on lui payait : en décembre 1308, par exemple, trois hommes ont formellement annulé cet accord¹. Ces 107 citoyens représentaient à peu près quinze pour cent des ménages vivant alors à Manresa², et les quatre-vingt-cinq pour cent restants ont dû se mettre d'accord avec maître Pere chaque fois que l'un d'entre eux tombait malade. En 1321, par exemple, Ramon Eymeric et sa femme, Blancha, devaient encore à Pere 85 des 100 sous qu'ils lui avaient promis pour soigner Ramon (alors que ce dernier souffrait encore)³. Qui a fait le meilleur choix ? Valait-il mieux payer cinq sous chaque année, ou devoir cent sous pour une maladie qui pouvait ne survenir qu'une fois en 25 ans – cent sous qui, en outre, étaient versés en plusieurs fois ? Difficile de trancher, mais il n'est pas étonnant que certains, parmi ceux qui avaient signé l'accord originel, aient décidé par la suite que cela n'en valait pas la peine. Comme on l'a dit, nous avons la preuve que trois familles ont rompu le contrat en 1308 ; on peut facilement imaginer que d'autres aient fait de même sans que nous en ayons conservé la trace.
- 4 Maître Pere lui aussi a dû douter de l'intérêt que cet accord avait pour lui. En février 1322 il a menacé de quitter Manresa pour s'établir à Barcelone, et le conseil municipal lui a alors proposé un accord différent : en contrepartie d'une résidence à Manresa, et de la prise en charge des citoyens, le conseil lui paierait quatre cents sous chaque année⁴. En échange, il devait examiner chaque malade tous les jours⁵. Le contrat ne dit pas formellement que les visites étaient gratuites, mais il est vrai qu'après 1322 il n'y a pas de preuve que maître Pere ait été rétribué par un citoyen de Manresa pour des soins médicaux. À la place, le conseil lui versait un *violarius* (rente à vie) chaque année, habituellement avec un certain retard : en août 1324 il a ainsi reçu 300 des 800 sous dus depuis 1323 ; en octobre 1324 il a perçu 100 sous encore. En mars 1325 le conseil lui a promis à nouveau 800 sous, un montant dont il a touché 60 sous en juillet, 140 en septembre, et 100 en novembre⁶. Et ainsi de suite : la ville lui versait des acomptes, mais restait toujours endettée, jusqu'à 1338, date à laquelle les sources documentaires s'interrompent. Bien sûr, il fallait que les non-citoyens demeurant à Manresa le rétribuent pour ses services, comme les juifs de la ville : en 1343 Astruch Iuceff a payé 50 sous à Pere et à son collègue Enric de Monte Aurato, qui avaient pris soin du père d'Astruch au moment de sa mort⁷. Et si un citoyen préférait à Pere un autre médecin, il devait lui verser un honoraire⁸.
- 5 Que représentent, que signifient ces sommes d'argent ? Il est difficile de traduire les prix d'un siècle à un autre, mais on peut proposer deux points de repère, l'un du début du xiv^e siècle, et l'autre de la fin du siècle, une période pendant laquelle les prix semblent assez stables. En 1316, la ville a décidé que le geôlier municipal pourrait réclamer de la ville, comme montant maximum, 4 deniers chaque jour pour chaque prisonnier qu'il gardait (*carcelagium sive catenagium*)⁹ ; si ces 4 deniers comprenaient le prix des rations alimentaires quotidiennes d'un prisonnier, comme cela est probable,

deux ou trois sous permettaient à peine à une personne de survivre pendant une semaine. En revanche, quand, en 1383, le conseil a dû fournir des hommes à l'armée du roi, il a promis à chaque soldat trois sous six deniers par jour pour payer toutes leurs dépenses : vêtements, nourriture, loyer, voyage, pris en charge à hauteur de 25 sous par semaine, soit dix fois le montant attribué à un prisonnier¹⁰. Il est possible qu'un citoyen moyen de Manresa puisse assez bien vivre en disposant d'une somme comprise entre ces deux chiffres, disons pour environ deux sous par jour ou quinze sous par semaine. S'il en est ainsi, les cinq sous que les premiers clients de Pere Gostemps s'étaient engagés à lui donner ont représenté les dépenses quotidiennes de trois jours seulement ; son contrat de 400 sous avec le conseil était équivalent aux dépenses d'un soldat pour quatre mois, peut-être sept mois pour Pere lui-même. Ses premiers clients ont donc relativement peu payé pour s'assurer (et néanmoins quelques-uns ont trouvé la somme trop élevée), mais accepter un contrat avec la ville ne semble pas avoir été suffisant au praticien pour vivre. Sans doute lui fallait-il trouver d'autres patients encore, hors de la ville, qui, eux, devaient lui verser un honoraire.

- 6 Le jour même où le conseil de Manresa s'était mis d'accord avec Pere Gostemps pour qu'il reste en ville en échange d'un salaire annuel de 400 sous, le chirurgien Berenguer d'Acuta s'est vu accorder presque la même chose¹¹. Berenguer pratiquait à Manresa depuis longtemps, au moins depuis 1306¹², mais désormais, la ville lui promettait cent sous chaque année pour qu'il continue à y demeurer. Son contrat exigeait aussi qu'il accompagne les citoyens à la guerre et les soigne, sans rémunération de la part des autorités ; cependant, en dédommagement, il pouvait demander un honoraire à chaque patient¹³ ; en temps de paix, il semblerait que les soins aient été gratuits. Il reçut son salaire annuel jusqu'à sa mort vers 1340, toujours avec du retard, comme Pere Gostemps¹⁴.
- 7 Que Berenguer soit normalement tenu de traiter les citoyens de Manresa gratuitement, c'est ce dont portent témoignage les quelques quittances de ses frais que j'ai pu découvrir, car presque toutes mentionnent des clients qui demeuraient hors de Manresa, dans la plaine du Bages. Comme dans le cas de Pere Gostemps, le salaire annuel versé par la ville ne lui suffisait pas pour vivre. En 1330 il a ainsi reçu 150 sous de Romia de Santa Cecilia, une habitante de Sallent, à treize kilomètres au nord de Manresa¹⁵, pour panser les plaies de son fils Berenguer, et en 1339, il a passé contrat avec Elisenda de Balcereny, qui vivait à six kilomètres au-delà de Sallent, obtenant 65 sous pour soigner une affection de la jambe¹⁶. Il n'existe qu'un seul contrat passé entre Berenguer et un citoyen de Manresa, et c'est un cas tout à fait particulier. En février 1328, Francesca, mère de Ramon Eymerich, a promis 60 sous à Berenguer à cause des soins dispensés à son fils « que vous avez poursuivis et poursuivez encore »¹⁷. Mais manifestement, elle n'était pas contente des soins de Berenguer, car en novembre de la même année elle a signé un contrat avec un chirurgien étranger, Guillem Valles d'Apiaria, pour la même chose : elle lui a donné 50 sous pour commencer, et lui en a promis encore 200 une fois la cure achevée¹⁸. Bien que rare, la documentation montre ainsi une mère qui était prête à effectuer des versements supplémentaires pour que son fils recouvre la santé.
- 8 Dans le cas de Berenguer, la rareté des quittances s'expliquerait donc par le fait que la plupart de ses patients étaient des citoyens de Manresa qui ne lui devaient rien pour le traitement dispensé. Un autre chirurgien de la ville, contemporain de Berenguer, fournit une image un peu différente : Pere Fontanet a exercé son art à Manresa au

moins de 1321 à 1345¹⁹, et il nous a laissé beaucoup de quittances. Cette fois encore, la plupart de ses patients sont des gens qui habitent hors de la ville. Par deux fois seulement, et en une seule semaine de 1335, nous le retrouvons au chevet d'un citoyen et, chose encore plus curieuse, il est à chaque fois associé à un autre praticien²⁰. Sans doute les conseillers de Manresa voulaient-ils garder Pere Fontanet aussi bien que Berenguer d'Acuta : en 1335, ils ont ainsi libéré Pere de toute taxe fiscale²¹. Toutefois ils ne lui ont pas concédé un salaire annuel, et c'est pour cette raison, à mon sens, que Pere devait chercher la plupart de ses clients hors de la ville. Ainsi, pendant seize mois en 1331-1332, il a soigné un malade de Cabrianas, à douze kilomètres au nord de Manresa²², un autre à Castellfollit del Boix, dans la montagne à quinze kilomètres à l'ouest²³, un troisième à Igualada, à trente kilomètres à l'ouest²⁴. Même s'il les a examinés chez eux, et s'il a dû lui-même payer le voyage (parfois le contrat comprenait les frais de déplacement)²⁵, les honoraires combinés des trois patients – 180 sous – sembleraient préférables au salaire annuel que Berenguer recevait de la ville. Mais ce dernier pouvait être sûr que les autorités le lui verseraient un jour, tandis qu'il n'en allait pas de même avec les clients ruraux de Pere : son patient de Cabrianas lui avait promis 40 sous pour panser des plaies de la tête, mais il n'a payé cette somme qu'en 1345, soit treize ans plus tard²⁶. Quelques-uns de ses patients n'ont pas pu le payer en espèces, et lui ont donné des poulets à la place. Mieux valait donc être chirurgien sous contrat avec la ville que chirurgien indépendant, même si ni l'un ni l'autre n'étaient susceptibles de s'enrichir.

- 9 En résumé, pour bénéficier des soins d'un médecin ou d'un chirurgien communal, les citoyens de Manresa semblent n'avoir rien payé, du moins directement, même s'ils ont sans doute participé aux frais indirectement, à travers les taxes municipales.

Le coût des soins pharmacologiques

- 10 Tout ce qui a été dit jusqu'ici se situe du côté du médecin. Nous n'avons pu considérer le patient qu'à travers les quittances du praticien. Ainsi l'apothicaire Guillem Martorell a reçu 16 sous pour les remèdes commandés dans le cas de la maladie mortelle d'Arnau Barriach en 1329, par exemple, et c'est un chiffre plus ou moins courant pour ce type de soins²⁷. Nous savons donc ce qu'il en a coûté à Arnau pour se faire soigner, malgré l'échec thérapeutique final, mais les détails de la pathologie dont il souffrait restent obscurs : ces quittances représentent-elles des médicaments commandés pendant une maladie prolongée, ou lors de la crise fatale ? Dans quelle mesure l'apothicaire avait-il une responsabilité dans la santé du patient ? Les malades préféraient-ils aller les trouver pour obtenir des conseils, pour leur propre médication, au lieu de chercher l'aide d'un médecin ?
- 11 Une réponse à ces questions relatives au comportement sanitaire routinier des citoyens de Manresa nous est fournie par un manuscrit tout à fait extraordinaire, dit « Receptari de Manresa ». C'est le livre de recettes d'un apothicaire de Manresa, Bernat des Pujol, qui date du début du Carême de l'année 1347²⁸. Il contient plusieurs centaines de recettes, souvent avec le nom et le métier du patient pour lequel elles ont été composées (« la dona de Bernat Çatorra » ; « l'hom de fora vila »), plus rarement avec le nom du médecin qui l'a prescrite, et ces indications nous permettent d'étudier la vie médicale plus ou moins quotidienne de Manresa.

- 12 À travers ce livre, il est évident que les clients de cet apothicaire formaient un échantillon de la totalité de la ville : les petits artisans (tailleurs, sabotiers), les gens plus importants (désignés par « maître » ou « seigneur »), les savants (« lo senyor bachiller »), les clercs, jusqu'au prieur de la grande abbaye de Montserrat, à vingt kilomètres au sud de Manresa, et même le frère du roi Pierre IV (1336-1387), l'Infant Jacques, comte d'Urgell. Il est ainsi évident que les médicaments n'étaient pas seulement achetés par les plus riches, mais aussi par des hommes de rang plus médiocre, et qu'ils étaient donc à la portée de leur bourse. Mieux, à toutes les échelles sociales, on voit ces clients s'approvisionner plusieurs fois chez l'apothicaire : le prieur de Montserrat (qui sans doute a eu les moyens de se procurer les drogues les plus chères) a acheté des médicaments deux fois pour lui-même et trois fois pour son neveu ; mais le tailleur Miquel Botí en a acheté trois fois lui aussi.
- 13 On peut se demander si parfois l'apothicaire Bernat des Pujol prescrivait lui-même les remèdes (à la place du médecin), pour des personnes qui seraient directement venues lui demander conseil. En effet, on retrouve souvent dans le *Receptari* des ingrédients de composition pour un même clystère : mauve, mercuriale, berce (*branca ursina*), violettes, bourrache, prunes, cassier, *hiera Galieni*²⁹, huile de violettes, avec des simples particuliers ajoutés à la composition : ici scariole, là séné au lieu de prunes, etc. Cela semble être un remède de prédilection que l'apothicaire a lui-même adapté aux besoins de chaque patient. Il ne paraît pas avoir été particulièrement cher puisque plusieurs enfants de la ville l'ont pris, tout comme le tailleur Miquel Botí et le recteur de Monistrol³⁰. Les purgatifs – non seulement prunes et cassier (*cassia fistula*) et *hiera*, mais aussi rhubarbe et scammonée – ont constitué la base de sa pratique ; il les a vendus à tout le monde, aussi bien aux riches qu'aux pauvres, et ils n'étaient pas chers du tout. Dans l'inventaire des biens d'un apothicaire de Santa Coloma de Queralt (à cinquante kilomètres de Manresa), mort en 1348, la rhubarbe valait 20 sous la livre, et on n'incorporait que la moitié d'une drachme dans une purge typique, quantité qui valait donc un peu plus qu'un denier³¹. À titre de comparaison : un denier représentait le montant du péage exigé pour conduire huit vaches sur le pont de la rivière Cardoner, qui traversait Manresa³².
- 14 Que quelques-unes des prescriptions de Bernat aient été destinées à des personnages assez importants nous permet de poser la question suivante : y avait-il deux classes de médications, les unes chères pour les riches, les autres de moindre prix pour les pauvres ? Il ne semble pas qu'il en soit ainsi. Dans le *Receptari*, on trouve deux recettes pour le prieur de Montserrat : l'une (à base de cassier) est très simple, l'autre un peu compliquée mais composée d'ingrédients peu coûteux, dont le plus onéreux est une livre et demie de pain de sucre, qui d'ailleurs ne valait que trois sous la livre³³. Des trois recettes pour le neveu du prieur, deux sont parfaitement ordinaires (un sirop de sucre et de miel ; un purgatif de cassier et de rhubarbe), mais le troisième est un électuaire qui mélange le pain de sucre avec des perles, des saphirs, des émeraudes, et des hyacinthes³⁴. Cette préparation très sophistiquée semble manifestement une recette de prix, comme paraît l'être aussi le médicament préparé pour le frère du roi, l'Infant Jacques, qui contenait des perles et de l'or en copeaux mêlés avec du sucre³⁵. Mais ce n'était pas seulement pour des gens haut placés que l'on préparait de tels remèdes, car la recette pour l'Infant Jacques ressemble beaucoup à une préparation (avec des perles, de l'or, et de l'argent) demandée par Berenguer Miró, le boucher de la ville – qui l'avait commandée en gros³⁶ ! Ces électuaires coûtaient plus cher, sans doute, que les simples

purgatifs achetés très fréquemment par les citoyens de Manresa, mais ils ne devaient pas être exorbitants. Ni l'or ni l'argent en feuille ou en copeaux, obtenu avec des florins ou des gros tournois, n'étaient très coûteux : à Santa Coloma, la feuille d'or d'un apothicaire valait trois deniers et la feuille d'argent seulement deux³⁷. Si nous étions mieux renseignés sur les circonstances ayant présidé à de telles prescriptions en apparence luxueuses, nous nous rendrions compte peut-être qu'elles se singularisaient non pas tant par leur prix que par leurs finalités.

- 15 Sur la base de cette documentation, les habitants de Manresa, ville moyenne de Catalogne, disposaient donc au xiv^e siècle d'un accès facile aux soins médicaux, à tous les niveaux, aussi bien auprès de médecins et de chirurgiens que d'apothicaires. Et ces soins n'étaient pas dispendieux. Jusqu'à un certain point, ils étaient gratuits, subventionnés par la cité. Ceux qui le désiraient pouvaient payer les services supplémentaires du médecin municipal, ou passer contrat avec un autre praticien qui n'était pas payé par le conseil ; même le prix de tels services supplémentaires ne semble pas avoir été très élevé, puisqu'il était compris entre un sou pour la prescription simple d'un apothicaire, et cent sous pour une opération importante pratiquée par un chirurgien. Bien sûr, cette dernière somme représente un montant considérable, équivalent à la somme dépensée en un mois pour mener une vie aisée, mais le patient endetté pouvait, comme nous l'avons vu, rester dix ans sans payer sa dette.
- 16 Tout cela implique aussi que la pratique de la médecine ne pouvait enrichir les praticiens, au moins dans une ville comme Manresa. Peut-être dans un grand centre urbain comme Barcelone les choses se passaient-elles autrement, là où un médecin royal pouvait peut-être exiger des honoraires importants. Mais dans les villes moyennes, les médecins ne gagnaient pas beaucoup, et les apothicaires vendaient beaucoup de marchandises plus coûteuses que les simples préparations. Pour finir et illustrer les difficultés de la profession médicale, on peut citer le cas de Bernat de Figuerola : successeur de Pere Gostemps en tant que médecin de la ville, ce « maître Bernat »³⁸ (qui fut actif en ville durant la peste) a soudain démissionné, dans les années cinquante, de sa charge de praticien urbain pour se faire marchand : il a refusé dès lors d'exercer la médecine et, bientôt enrichi par son nouveau métier, il est même devenu conseiller municipal. Sa décision de changer de carrière ne témoigne-t-elle pas à son tour du faible rendement de l'art médical, et donc du faible coût des soins médicaux ?

NOTES

1. AHCM, Manual 43, 23-24 déc. 1308.
2. M. McVAUGH, *Medicine before the Plague*, Cambridge, 1993, p. 45-47.
3. AHCM, Manual 92, 28 oct. 1321.
4. AHCM, Llibres de Consell, 2 (1322-1338), 17 fév. 1322. À Manresa, l'année notariale a commencé le premier janvier.
5. Le contrat de Pere Gostemps n'est pas totalement lisible, et tout ce qu'on peut y lire de ses obligations est qu'il lui faut demeurer à Manresa ; mais le contrat de son successeur comme médecin municipal (Bernat de Figuerola, qui va recevoir 800 sous annuels) dit explicitement :

- « per omnes dies una ora visitabit omnes patientes dicte civitatis qui ab eo curam petierint » ; AHCM, Llibre dels consellers 1348-52, 1^{er} avril 1350.
6. AHCM, Llibres de Consell, 2, 30 août 1324, 12 oct. 1324, 11 mars 1325, 4 juil. 1325, 17 août 1325, 19 nov. 1325.
 7. AHCM, Llibre dels jueus 1341-42, 17 juin 1342.
 8. Comme par exemple le médecin juif Vidal Caravida, auquel en 1346 Pere de Corronibus et sa femme ont promis de payer 70 sous pour le traitement de Pere : AHCM, Liber Judeorum 1345-47, 11 mai 1346.
 9. *El Libre Verd de Manresa (1218-1902)*, M. Torras i Serra éd., Barcelone, 1996, p. 97, n° 19.
 10. J. Sarret i Arbós, *Historia de Manresa*, Manresa, 1921, p. 123.
 11. AHCM, Llibres de Consell, 2, 17 fév. 1322.
 12. Cette année-là, il a nommé un procureur pour recevoir 30 sous qui lui étaient dus pour le traitement de blessures : AHCM, Manual 35, 11 mars 1306.
 13. « Vos vero teneamini ire in exercitibus in quibus probi homines et habitatores eiusdem ibunt absque aliquo pedagio quod ab ipsa universitate dicte civitatis non petastis seu habeatis set tamen possitis petere et habere salarium vestrum ab illis civibus et habitatoribus quas in dicto exercitu curaveritis pro cura quam eis facietis » (*ibid.*).
 14. Non seulement les villes, mais aussi le souverain lui-même était régulièrement en retard dans le paiement de ses médecins : voir M. McVaugh, « Royal Surgeons and the Value of Medical Learning : the Crown of Aragon, 1300-1350 », dans *Practical medicine from Salerno to the Black Death*, L. García-Ballester, R. French, J. Arrizabalaga et A. Cunningham éd., Cambridge, 1994, p. 211-36, en particulier p. 215-17. Ce retard avec lequel les médecins pensionnés étaient rétribués est attesté ailleurs à la même époque ; voir par exemple L. Moulinier-Brogi, « Les médecins dans le Centre-Ouest au Moyen Âge (xiii^e-xv^e siècle) », dans *Scrivere il Medio Evo. Lo spazio, la santità, il cibo. Un libro dedicato ad Odile Redon*, B. Laurioux, L. Moulinier-Brogi dir., Rome, 2001, p. 405-429.
 15. AHCM, Manual 130, 31 août 1330.
 16. AHCM, Manual 164, 11 mai 1339.
 17. « Ratione cure quam vos fecistis et facturis estis et debetis facere in persona Raimundeti Eymerici filii mei » ; AHCM, Manual 114, 26 janv. 1328.
 18. AHCM, Manual 118, 28 nov. 1328. Ce contrat conditionnel n'était pas du tout exceptionnel : le client d'un chirurgien souvent payait la moitié au commencement, l'autre moitié seulement après la guérison définitive : en 1335, Berenguer d'Acuta a perdu 50 sous de cette manière quand son patient, Guillem de Gradu, est mort de ses blessures (AHCM, Manual 144, 15 oct. 1334 et 18 fév. 1335). Pour une discussion plus générale sur les contrats conditionnels à la cour d'Aragon, voir M. McVaugh, *Medicine before the Plague*, op. cit., p. 174-81. Pour d'autres exemples de contrats dans l'aire méridionale, voir entre autres Razo, t. 4, 1984, *Le corps souffrant : maladies et médications*, notamment : H. Bress, « Documents siciliens », p. 109-114, N. Coulet, « Documents aixois », p. 115-125, L. Stouff, « Documents arlésiens », p. 126.
 19. Quand il apparaît pour la première fois, il est déjà associé avec le chirurgien Berenguer d'Acuta, tous les deux témoins d'un acte : AHCM, Manual 92, 16 déc. 1321-22.
 20. AHCM Manual 150, 23 avril 1335 (associé avec Pere Metge), 27 avril 1335 (associé avec Berenguer d'Acuta).
 21. AHCM, Llibres de Consell, 2, 20 juil. 1335.
 22. AHCM, Manual 133, 19 mars 1331.
 23. AHCM, Manual 134, 20 juin 1332.
 24. AHCM, Manual 133, 13 fév. 1331.
 25. Voir le contrat de Ferrarius de Cuguyone *sirurgicus* avec Pere Andree, citoyen de Manresa : « curabo vobis secundum posse meo et scienciam meam de infirmitate quam patimini in tibio vestra et quod solvam de meo proprio omnes onguens ibi necessarios, vobis tamen satisfaciente

mihi et cuidam iuveni sive nuncio meo in cibo et potu et animali quod ego ducam in cibaria sua » (AHCM, Manual 48, 20 mai 1315).

26. AHCM, Manual 194, 28 avril 1345.

27. AHCM, Manual 126, 30 janv. 1329.

28. *Receptari de Manresa (Siglo XIV)*, L. Comenge éd., Barcelone, 1899.

29. Probablement « Yerapigra Galyeni », un médicament composé à base d'aloès doté de vertus purgatives, dont la recette est donnée notamment dans le fameux *Antidotarium Nicholai salernitain* ; voir W. S. Van den Berg, *Eene Middelnederlandsche vertaling van het Antidotarium Nicolai*, Leyde, 1917, p. 183.

30. Ce remède a été préparé, entre autres, « per en fill de albis » (*Receptari*, p. 22), « per la dona de Bern. Çatorra » (p. 23), « per en fill den maçana » (p. 24), « per Miquel Boti » (p. 39), « per la filla den R. den gravalosa » (p. 50), et « per 'l rector de Monistrol » (p. 52).

31. « Ítem, riubàrber, 2 l. quaranta sol ». Arxiu Historic Provincial de Tarragona (désormais abrégé en : AHPT), Manual 3669/1, f° 226.

32. J. Sarret i Arbós, *Historia*, op. cit., p. 57.

33. *Receptari*, op. cit., p. 23, 45.

34. *Ibid.*, p. 50, 48, 34.

35. Texte reproduit dans *ibid.*, p. 49 (fond).

36. « Rpe. – (an Bereng. miró). – margarita. perfora., drac. una ; osis cor de cervis, rasure eboris, ana, un escrupulo ; çucrí candi ; panis çucrí... onzas ; misceat, addiatur panorum auri cuator et argenti tres. – (per en miró carnisier fou se tres vegadas tota la resepta y altra mitja recepta) », *ibid.*, p. 33. On trouve cette recette une autre fois dans le *Receptari* (p. 24), mais sans le nom de l'acheteur. Un électuaire presque identique à celui préparé pour le neveu du prieur, quoique apparemment coûteux, fut acheté aussi par deux citoyens de Manresa, N'Aleriges Alpontano (*Receptari*, p. 18) et Guillem Vilela (p. 20).

37. « Ítem, 5 pans d'or, a for de 3 drs. per peça, fa 15 drs. Ítem, pans d'argent 11, fa 22 drs. ». AHPT, Manual 3669/1, f° 226. Pour une utilisation de l'or en cuisine, voir par exemple B. Laurioux, « Le registre de cuisine de Jean de Bockenheim, cuisinier du pape Martin V », *Mélanges de l'École française de Rome. Moyen Âge*, 100, 1988, p. 709-760.

38. Voir ci-dessus, n. 6.

RÉSUMÉS

L'étude de l'accès aux soins et de leur coût dans la petite ville catalane de Manresa au début du xiv^e siècle révèle que la ville versait un salaire à un médecin et à un chirurgien pour qu'ils soignent gratuitement les habitants, mais aussi que l'on pouvait recourir à d'autres praticiens. En outre, en raison du faible montant du salaire versé par la ville, les praticiens étaient obligés de chercher des patients dans les environs. Les habitants de Manresa semblent avoir également eu recours aux apothicaires pour se soigner ; les remèdes énumérés dans le « *Receptari* » de l'un de ces apothicaires, Bernat des Pujol, suggèrent que toutes les couches de la société venaient le trouver pour des soins de routine, en particulier des purgatifs, qui semblent avoir été peu coûteux. Les soins médicaux semblent donc avoir été d'un accès facile pour les habitants de la ville, mais à cause de leur faible coût, il était difficile pour les praticiens de Manresa de bien gagner leur vie.

The cost and accessibility of medical care in the 14th century: the case of Manresa (Catalunya). A study of the cost and availability of medical care in the small Catalan town of Manresa in the early fourteenth century reveals that the town paid the salary of a physician and a surgeon who were required to attend citizens free of charge, and that other practitioners were also available there; because town salaries were low, practitioners were forced to seek patients in the surrounding countryside as well. Citizens of Manresa seem also to have sought out apothecaries for treatment: the drugs listed in the "Receptari" of one apothecary, Bernat des Pujol, suggests that all sectors of the population came to him for routine medication, typically purges, which again cost relatively little. Medical care was apparently readily available to citizens of the town, and its inexpensiveness meant that medical practitioners in Manresa found it difficult to make much money.

INDEX

Keywords : apothecary, fee, Manresa, medical cares, medical practitioners, prices

Mots-clés : apothicaire, honoraires, Manresa, médecin, prix, soins médicaux

AUTEUR

MICHAEL ROGER MCVAUGH

University of North Carolina, Department of History, Chapel Hill, NC 27599-3195, États-Unis